

Note 1

Remplacer partout dans le texte, Jean-Christophe *de Quelque chose* par Jean-Christophe de Quelquechose, ou un mot et sans italiques

p.48 Remplacer en-cas par casse-croûte

Elle lui donna ainsi trois fois la becquée (*corpus fugi*), pour le mithridatiser, mangeant une lamelle à son tour, se régalant

Note 2

Réfléchir à insérer une nouvelle scène au club hipique, après le paragraphe "Je connaissais les silences de la maison"

- s'il y a matière à une scène
-pour étoffer le personnage de Peppino

Matin au club hippique, centre équestre, j'accompagnais Marie, je la regardais monter, je restais debout derrière les barrières (à l'imparfait). Evocation de Peppino. Une scène ?

Cela pourrait suivre le paragraphe supprimé petit-déjeuner (qui pourrait être revu et remanié).

A déterminer.

Voir en particulier, dans la durée, l'effet des deux scènes de crises assez rapprochées. Manque-t-il d'autres scènes ? A voir.

Paragraphe petit-déjeuner :

Je me levais sans bruit, et je traversais la maison endormie encore baignée d'un jour gris à peine teinté de rose. J'entrais pieds nus dans la pénombre de la cuisine, et je faisais bouillir de l'eau dans une petite casserole. Je préparais un plateau sur la grande table en bois, j'ouvrais les placards pour prendre des biscottes et du miel, et je préparais du thé et du café pour Marie (qui est la seule personne que je connaisse qui prend toujours les deux au petit déjeuner). Quand l'eau frissonnait, je jonglais, pour en répartir le contenu, entre la théière, dans laquelle j'avais jeté quelques pincées de thé, et le filtre à café, que je remplissais à moitié, en laissant l'eau glouglouter et s'écouler à son rythme dans un pot en épaisse faïence marron. Lorsque j'étais prêt, coupant un pamplemousse rosé en deux s'il y en avait dans le réfrigérateur, je montais précautionneusement le plateau à l'étage, poussais doucement du pied la porte de la chambre de Marie, et je la laissais se réveiller à son rythme, j'allais ouvrir les rideaux après avoir posé le plateau sur un coin du meuble, où traînaient des vêtements d'été chiffonnés et un désordre d'affaires de maquillage, des flacons laissés ouverts, un noyau de pêche, un sécateur, quelques vieux exemplaires du quotidien *Il Tirreno*. J'en ouvrais un, que je feuilletais debout dans la chambre, tandis que Marie grognait et se retournait dans son lit pour fuir la lumière (et, au pire, se rendormait). Elle finissait par émerger du sommeil et s'asseyait dans le lit, les yeux ensommeillés, les cheveux ébouriffés, tendais devant elle des bras somnambuliques pour accueillir le plateau de petit déjeuner que je lui apportais au lit, qu'elle calait sur ses cuisses en se décalant un peu pour me permettre de m'asseoir de profil à son chevet, et nous prenions le petit déjeuner ensemble dans sa chambre.

Débris (relecture octobre)

Marie était descendue de la limousine, et était venue à sa rencontre, escortée du chauffeur en gants blancs qui, la fièvre de la poursuite passée, avait retrouvé sa

componction et la précédait en tenant au-dessus d'elle un grand parapluie noir. Elle avait prit le bras de Jean-Christophe de Quelquechose et l'avait embrassé sans un mot. Elle venait de découvrir un aspect inconnu de sa personnalité, le courage physique, elle avait été soufflée par son cran, la manière dont il s'était imposé dans l'action, comment il avait pris les choses en mains et avait donné des ordres à tout le monde, et à elle y compris, car il lui avait donné des ordres au téléphone, ce qui était inconcevable (on ne donne pas d'ordre à Marie — au mieux, on l'incite, au pire, on lui suggère). Les hommes les avaient rejoints et on entourait le pur-sang, on avait remis en place la courte couverture de velours qui avait glissé sur son flanc, on s'était agenouillé sur le sol pour ausculter ses tendons gonflés, le bas de ses pattes était toujours délicatement protégés de dérisoires bandelettes en néoprène (à présent maculées de gerbes d'éclaboussures de crasse brunâtre, de saleté et de boue). Le Japonais en blazer était penché sur sa blessure au genou, examinait sa plaie et essayait de la circonscire et d'en nettoyer les contours avec un mouchoir propre qu'il avait sorti de sa poche. Le chef d'escale de la Lufthansa, à côté de lui, passait des appels dans son talkie-walkie — on entendait des grésillements et des bribes de voix lointaines dans la friture de la bande de fréquence de l'appareil — pour informer les autorités de la fin de l'incident et demander qu'on lui envoie la stalle pour procéder à l'embarquement du cheval.

La stalle de voyage fit alors pour la deuxième fois sa théâtrale apparition dans la nuit, tractée sur une remorque dans le sillage du petit véhicule à moteur. Il n'y eut aucune difficulté cette fois à faire monter le cheval dans la stalle, il se laissait mener sagement par Jean-Christophe de Quelquechose, les yeux bandés, sautillant péniblement sur trois pattes pour gravir le dénivelé du pont. Il pénétra dans la stalle à la suite du chauffeur du van, qui le guida jusqu'à la mangeoire. La stalle était exigue, il y avait beaucoup de paille et de fourrage réparti sur le sol métallique mouillé, les parois, capitonnées, étaient rembourrées de larges bandes de tissu bleu matelassé qui suintaient d'humidité. Le chauffeur du van attacha le cheval à l'anneau de la mangeoire, raccourcissant la longe pour éviter qu'il ne se prit le lien dans un membre, et se baissa pour libérer sa patte emprisonnée. Jean-Christophe de Quelquechose, qui lui flattait l'encolure, était en rain de défaire les noeuds pour lui libérer les yeux et récupérer son écharpe, quand le chef d'escale de la Lufthansa apparut en courant dans la stalle dans son grand imperméable ciré qui dégoulinait de pluie, pour lui apprendre que le décollage de l'avion était imminent.

Description intérieur de la stalle / dans l'avion La stalle était exigue, un peu de fourrage réparti sur le sol, les parois capitonnées, rembourrées de larges bandes de tissu bleu matelassé qui suintaient d'humidité.

Jean-Christophe de Quelquechose lui avait appris qu'à l'origine des courses, les jockeys portaient la redingote et une simple coiffe noire munie d'une visière à la française garnie d'un flot de rubans colorés à l'arrière. Des gravures anglaises de l'époque en témoignaient, les premiers cavaliers galopaient sur des champs de courses sommaires et à peine balisés, un foulard de batiste blanc à plis noué sur la nuque, vêtus d'une large redingote à manches raglan qui s'ouvrait au vent, des haut-de-chausses sanglés sous le genou, des bas de coton blanc et des souliers de cuir noir avec des boucles en argent.